

PARCOURS D'UN VÉTÉRAN -

Réflexions sur les répercussions
des opérations de paix complexes
mettant en cause des enfants :
Un appel à la réflexion, à la réaction
et à des réponses proactives

Colonel (à la retraite) Roberto Gil
et Catherine Baillie Abidi

Note de la rédaction : La publication de commentaires reflète notre engagement envers le pluralisme méthodologique et l'importance de la connaissance expérimentielle. Cet article rend compte d'une conversation entre le colonel (à la retraite) de l'armée uruguayenne Roberto Gil, conseiller de la présidence de l'International Association of Peacekeeping Training Centres (IAPTC), et Catherine Baillie Abidi, professeure en études sur l'enfance et la jeunesse à l'Université Mount Saint Vincent, à Halifax, en Nouvelle-Écosse, au Canada. Le commentaire aborde de nombreuses questions complexes sur la paix et la sécurité et vise à susciter la réflexion et la discussion.

CATHERINE BAILLIE ABIDI

Roberto, je vous remercie de me rencontrer pour discuter de vos expériences de rencontre avec des enfants pendant vos déploiements. La perspective que vous ont donnée vos années de service est très importante pour orienter les efforts de soutien de la paix et de stabilisation pour l'avenir. Vous montrez la voie. Merci de passer du temps avec moi pour raconter votre histoire.

ROBERTO GIL

Je suis prêt à faire part de mon expérience et je suis heureux de le faire si je sais qu'elle tombera dans de bonnes mains, de bons yeux et de bonnes oreilles.

CATHERINE BAILLIE ABIDI

Pouvez-vous me parler de vos expériences de maintien de la paix ? Où avez-vous été déployé ?

ROBERTO GIL

J'ai participé à des opérations de maintien de la paix pendant de nombreuses années. Mon premier déploiement a été effectué avec la Force multinationale et Observateurs (FMO) à la frontière entre l'Égypte et Israël dans la péninsule du Sinäi. Puis, à 34 ans, j'ai reçu le grade de capitaine et j'ai participé à ma première mission de maintien de la paix avec l'ONU au Cambodge. C'était ma deuxième mission, mais ma première avec l'ONU. Par la suite, j'ai participé à plusieurs opérations internationales de paix en Afrique, en Asie, en Amérique latine et dans les Caraïbes.

CATHERINE BAILLIE ABIDI

Dans quelle mesure étiez-vous préparés, vous et vos collègues, à ces opérations ?

ROBERTO GIL

Les opérations de paix de l'ONU précédentes auxquelles j'avais participé étaient très difficiles, même si j'avais reçu une formation préalable au déploiement dans les forces armées de mon pays, l'Uruguay. Le génocide commis par les Khmers rouges, je ne l'ai

pas vu de mes propres yeux, mais j'en ai vu le résultat. Mais quand je me suis proposé pour aller en Afrique de l'Ouest, je me mettais au défi. J'étais jeune, puissant et impatient d'apprendre. Je ne sais pas si j'aurais accepté cette mission si j'étais au pays, mais du Cambodge, j'avais hâte de vivre une nouvelle expérience. Je n'ai pas pris les précautions et effectué la préparation nécessaires avant de partir. À l'époque, en 1993, tous les moyens de communication que nous avons aujourd'hui n'existaient pas encore. Nous y sommes allés presque sans information. Nous avons reçu des informations écrites sur le processus de paix et la force régionale, mais je n'étais pas bien préparé à faire face à la nouvelle situation. L'organisation régionale était responsable de l'intervention sur le plan de la sécurité, mais elle avait des problèmes internes. Avant l'accord de paix, les membres de la force régionale luttait contre les forces rebelles et soutenaient le gouvernement du pays. Ces gens sont devenus un jour des soldats de la paix ; ils luttait la veille contre ceux avec qui ils étaient censés travailler pour la paix le lendemain. Comment pourrions-nous croire en cette reconversion et leur faire confiance pour nous protéger ?

CATHERINE BAILLIE ABIDI

Comme vous avez commencé à le décrire, les opérations de soutien de la paix se déroulent dans des contextes complexes et sont souvent soumises à des pressions importantes. Étiez-vous prêt à rencontrer des enfants pendant vos missions ?

ROBERTO GIL

En Afrique de l'Ouest, nous avons été témoins d'atrocités. Aller patrouiller tous les jours, voir la violence des gens et rencontrer de très jeunes combattants, c'était difficile. Ce n'était pas facile pour des adultes comme nous de les traiter [les enfants] comme des adultes, parce qu'ils ne l'étaient pas. Mais en raison de l'expérience qu'ils avaient eue en temps de crise, ils savaient tellement de choses, des informations importantes dont nous avons besoin. Alors, comment les traiter ? Devions-nous les traiter comme des enfants ou comme des combattants ? Nous avons toujours eu des doutes sur la façon de procéder.

Lorsque nous parlons d'enfants vulnérables... oui, ils sont vulnérables. Mais à ce moment-là, ils [les enfants] sont devenus, pour moi, imprévisibles et toujours dangereux. Je me souviens d'enfants qui jouaient avec une bombe à dispersion. Pouvez-vous imaginer la mentalité qu'avaient ces jeunes pour faire une chose pareille ? Ils n'étaient pas encore engagés dans les groupes rebelles, mais ils étaient susceptibles d'être recrutés juste à l'âge où ils avaient assez de force pour tenir un fusil. Entre-temps, ils jouaient avec le danger. Cela a eu un impact sur ma vie. Que faisons-nous de ces enfants si nous échouons dans le processus de paix ? Je recherchais sans cesse des idées et j'avais peur de prendre une mauvaise décision. J'ai ressenti une perte de contexte sur le plan de l'espace géographique et du temps.

CATHERINE BAILLIE ABIDI

Ce sont certainement des contextes dans lesquels il est très difficile de travailler. Au cours de vos déploiements, avez-vous rencontré des enfants qui ont été recrutés et utilisés dans la violence ?

ROBERTO GIL

Oui. Une opération qui m'a durement touché a été celle de mon enlèvement par des jeunes en 1993. Nous sommes arrivés dans le pays quatre jours après un accord de cessez-le-feu. Ma première impression a été de voir des restes de corps humains dans les rues, et des animaux prédateurs qui tentaient leur chance en leur tournant autour. Nous n'étions que 10 observateurs militaires et nous n'étions pas armés. Il s'agissait de la première mission de l'histoire de l'ONU qui avait été approuvée en invoquant le Chapitre VIII de la Charte. Cela signifie que c'est l'organisation régionale qui est chargée d'intervenir et de s'acquitter des tâches au nom de l'ONU. Quatre mois après la signature de l'accord de paix, le processus de désarmement, de démobilisation et de réintégration était sur le point de commencer. Le commandant de la force régionale a décidé d'inspecter la zone rurale de son secteur de responsabilité où les forces rebelles devaient bientôt commencer à livrer des armes. Dans un convoi de nombreux soldats armés et de véhicules blindés de transport de troupes, nous sommes entrés dans la zone dominée par les forces rebelles. Je n'étais pas seul. Un spécialiste des droits de l'homme de la mission de l'ONU m'accompagnait. À l'époque, notre véhicule ne portait pas les couleurs de l'ONU ; la mission se contentait de louer des voitures et de placer l'emblème de l'ONU sur les portes et le capot de la voiture. Le général [commandant de la force régionale] n'a pas aimé ce qu'il a vu pendant l'inspection et a décidé de rester dans la zone, mais j'étais d'avis que nous ne pouvions pas rester, et le général m'a donné la permission de retourner dans la capitale. Lorsque nous sommes arrivés au dernier poste de contrôle, en sortant de la zone contrôlée par les rebelles, nous avons été arrêtés et emmenés de force, battus, et la voiture a été complètement saccagée en quelques minutes. Je ne me suis pas rendu compte de qui il s'agissait avant qu'on nous amène dans une petite maison où nous avons passé deux jours et demi, et nous avons été très maltraités. Mon collègue, le civil de l'ONU, était loin [renfermé mentalement]. Il restait immobile dans un coin de la pièce, sans parler, sans manger, sans aller à l'arbre pour faire ses besoins. C'était mon premier problème ; qu'est-ce que je pouvais faire pour lui ? Dans ma tête, j'avais tellement d'options de choses à faire ou à ne pas faire. Mais si je fais quelque chose, que va-t-il lui arriver ? Et si je ne fais rien, quelle sera sa situation ? Tous nos ravisseurs étaient des enfants, lourdement armés, conscients de leur pouvoir. En particulier, le garçon qui s'occupait de moi [me donnait des coups de poing] s'appelait Capitaine 2-1-2. Il avait 12 ans. Pourquoi ce nom ? Il avait été promu au rang de « capitaine » après avoir tué 212 personnes. Nous sommes restés dans cette situation épouvantable pendant deux jours et demi. Beaucoup de choses me sont arrivées pendant ces heures interminables.

J'ai eu peur. Manqué de courage. Parfois, j'ai eu l'idée folle de prendre une arme et d'en tuer le plus possible. Mais j'avais 33, 34 ans, et je me suis dit : « Non, ce n'est pas la meilleure solution ». Alors, que faire ? Par définition, la détention est un « état temporaire d'emprisonnement », mais dans notre cas, pendant combien de temps serions-nous là ? Nous n'étions pas en mesure de le prédire. Je pense que mentalement, je me suis trahi. Je ne les considérais pas comme des enfants. Ils étaient mes ravisseurs, et j'étais leur otage. Peut-être que si la situation avait été réglée, j'aurais pu revenir et les considérer comme des enfants. Mais à ce moment-là, j'ai perdu conscience qu'ils étaient enfants. Ils nous traitaient très mal. Nous n'étions pas conscients de leur âge réel. Avec le temps, nous avons beaucoup appris. J'avais de nombreux doutes quant à mon comportement et à celui de mon partenaire [le membre civil de l'ONU]. Je me demandais quoi faire avec lui, ou sans lui. Je pensais à ma survie, mais cela pouvait signifier la fin de sa vie, à lui. C'était un véritable moment de réflexion pour moi.

Avant de faire face à cette situation, j'avais été témoin de cette [violence]. Mais ensuite, dans ce cas, je suis devenu un acteur du drame. En tant qu'observateurs militaires, nous sommes entraînés sans armes, nous sommes déployés et nous opérons sans armes. Nous sommes prêts à nous acquitter de nos tâches en nous basant sur l'observation et la discussion, les liaisons, les négociations, etc., mais dans ce cas-ci, mon exercice tout entier n'était pas au service de l'objectif de la mission, mais à celui de ma propre survie et celle de mon collègue. J'ai choisi de résister, c'était ma décision finale, pour moi et pour mon collègue qui était avec moi et qui souffrait beaucoup plus que moi, parce qu'il n'était pas du tout préparé à cela. J'ai prié sans cesse pour que quelqu'un vienne nous chercher. Ceux avec qui nous avons commencé la tâche de vérification, ceux qui nous avaient « autorisés » à revenir seuls, sans garde ; ceux qui savaient peut-être que nous étions « perdus ».

CATHERINE BAILLIE ABIDI

Roberto, merci d'avoir parlé de cette situation difficile. En réfléchissant à votre expérience et en reconnaissant votre rôle de leadership actuel dans le soutien de la paix, comment pensez-vous que les gens devraient se préparer à interagir avec les enfants dans des contextes de conflit ?

ROBERTO GIL

Dans notre préparation aux opérations où nous savons qu'il y a des enfants recrutés de force et utilisés comme soldats, nous devons fondamentalement considérer deux possibilités de rencontrer ces êtres humains en situation critique. La première et la plus courante, c'est dans leur rôle de combattant, lorsqu'ils se comportent comme des « guerriers » devant nous, et cherchent à nous donner l'impression qu'ils sont puissants et intrépides ; nous le voyons aux barrages routiers, et aux premières positions dans

les camps rebelles. Une autre situation visiblement différente se produit dans les zones intérieures sous contrôle rebelle, où des filles et des garçons semblent se comporter comme des victimes de leurs ravisseurs. Dans tous les cas, nous devons en premier lieu tous les voir comme des enfants, tous les voir comme des victimes, mais chaque situation est différente.

Il est important de connaître des histoires vraies et de voir des images. Comme nous le faisons dans notre centre national de formation en Uruguay. Nous montrons une vidéo et nous demandons, « Bien, si c'était vous qui vous retrouviez dans cette situation, que feriez-vous ? » Bien sûr, il est impossible de reproduire la poussée d'adrénaline que nous ressentons sur le terrain avec la même intensité pendant la formation. Et il est difficile aujourd'hui de simuler une formation qui soit réelle, en raison de la pression des médias et du public. Mais il est important que les gens ne soient pas pris par surprise et qu'ils soient prêts à faire face à l'imprévu. Pendant la formation de nos soldats de la paix, nous rencontrons des surprises. Lorsque j'étais directeur du centre national de formation, il y a quelques années, nous avons vraiment utilisé la force. Nous avons gardé des gens en otage. Oui, bien sûr qu'ils savaient qu'ils étaient en formation, mais lorsqu'ils ont dû communiquer avec leurs familles pour leur dire qu'ils n'étaient pas sûrs de la date et de l'heure de leur retour au pays, ils ont eu l'impression de ne plus maîtriser la situation. C'est important. C'est utile pour le personnel qui sera déployé dans des zones de mission dangereuses. La formation et la préparation devraient être communes à tous les soldats de la paix déployés, mais le processus est interne à chaque personne. Je ne peux pas imaginer que la situation d'otage que j'ai vécue aurait pu arriver à une femme. Je ne dis pas que les femmes sont faibles, mais qu'il faut être conscient que la situation est différente pour elles.

Il est également important de savoir ce qui nous motive au pays. À l'époque de mes premières missions, je n'avais pas d'enfant, et je n'avais pas de relation permanente avec une femme. Mes parents étaient âgés. Je ne pensais qu'à ma profession et j'étais totalement sur le terrain. Je me souviens qu'un autre membre de la mission m'a un jour demandé pourquoi j'étais là pour « quelques dollars ». Il m'a vraiment interrogé, et mes réponses étaient hésitantes. J'étais un jeune capitaine naïf, et mes collègues n'étaient pas si naïfs et peut-être pas si jeunes que moi. Il y avait des différences très nettes entre nous. Mon collègue comptait les 90 jours qui lui restaient jusqu'à la fin de son contrat, mais j'avais envie de rester. J'ai même obtenu une prolongation de six mois. Il est important de reconnaître que les facteurs et les gens qui nous motivent influencent nos réactions.

CATHERINE BAILLIE ABIDI

Que faut-il faire pour assurer une formation et une préparation efficaces à la rencontre d'enfants ? Quel genre de politique ou de mandat faut-il prévoir pour la formation et

la préparation afin de s'assurer que chaque personne qui se retrouve confrontée à la situation en est consciente et possède les compétences voulues ?

ROBERTO GIL

Vous savez que le Siège de l'Organisation des Nations Unies a un système de formation pour le Département des opérations de paix et le Département de l'appui opérationnel. Ce contexte est riche de l'expérience accumulée au cours de toutes les années et de toutes les missions de l'ONU. Toutes ces questions sont prises en considération dans les modules de formation de base et les modules de formation spécialisée. Toutefois, l'uniformité des procédures opérationnelles dans la zone de la mission peut être compromise lorsque le personnel des pays contributeurs, disposant des mêmes règles et du même matériel de formation, exerce des compétences selon des interprétations, des modalités et un niveau de réalisme différents. Il peut alors arriver que dans une même équipe ou unité multinationale, de profondes divergences apparaissent dans l'application des règles, des tactiques et des techniques opérationnelles. C'est surtout le cas pour les questions très délicates, comme la manière de traiter les enfants soldats. Nous devons être conscients des changements imprévus sur le terrain. Nous pouvons nous rendre dans une zone comme Haïti et supposer que le processus de paix est sûr, mais nous devons être prêts à faire face à l'imprévu, car un jour, cela pourrait arriver. La formation en direct, peut-être en faisant jouer un rôle à des membres du personnel que les stagiaires ne connaissent pas, est une bonne méthode. Nous demandons aux acteurs de jouer ce rôle, coups de feu compris. Il s'agit d'une pratique importante pour se préparer, car la formation doit se dérouler comme dans la réalité. Vous pouvez lire des livres à ce sujet, mais tant que vous ne sentez pas les odeurs du terrain, vous ne pouvez pas imaginer la réalité.

Mais il y a quelque chose d'autre qui est important en ce qui concerne la formation. Nous, les Uruguayens, dans les forces armées uruguayennes, nous avons beaucoup d'expérience. Tous nos officiers ont fait l'expérience de deux ou trois missions, notre personnel subalterne aussi. Mais il ne faut pas croire que nous savons tout. Évitez d'adopter ce concept qui nous amènera à prendre de mauvaises décisions qui pourraient nuire à tout le monde et surtout à nos subordonnés. En outre, nous avons tous nos propres origines et sociétés ; si nous nous acquittons de nos tâches en compagnie d'Indiens, de Pakistanaï, de Sénégalais, nous sommes différents. Il peut être difficile de faire face à ce genre de situation [rencontrer des enfants], parce que nos sociétés sont différentes. Si possible, nous devons nous en tenir aux manuels, à ce que nous apprenons et à ce que nous pratiquons avant de partir. Même alors, nous serons différents, mais la formation peut fournir une approche commune. Pour moi, la formation sur le terrain est essentielle, et il est important de faire vivre des situations extrêmes aux stagiaires.

CATHERINE BAILLIE ABIDI

Roberto, le maintien de la paix est chargé d'expériences qui peuvent entraîner des préjudices moraux. Pourriez-vous m'expliquer comment vous définissez et comprenez le préjudice moral ?

ROBERTO GIL

Bonne question. Le préjudice moral est une question de principes et de comportements. Je ne veux pas abuser de quelqu'un qui est faible. Il y a certaines lignes essentielles que je ne veux pas franchir. Pour moi, cela tient aux conséquences de ce que je fais ou de ce que je ne fais pas, en fonction des attentes que j'ai de moi-même, des attentes de mes gens et des attentes de l'institution que je sers. Et le problème pourrait être vu ou traité en interne. Dans mon cas, il a été traité en interne en raison de la situation finale, à savoir cinq personnes qui s'étaient compromises et qui n'ont pas été autorisées à donner des informations sur cela [cet enlèvement] pendant dix ans. Ce n'était pas un secret, c'était une décision prise pour éviter des conséquences néfastes sur le processus de paix et la vie de certaines personnes présentes. Après cette situation de préjudice moral, on m'a donné dix jours pour récupérer. À mon retour, j'ai rencontré le commandant de secteur qui avait pris la décision de détenir le chef du groupe rebelle qui nous avait pris en otage, pour chercher à nous faire libérer. Nous nous sommes avoué mutuellement à quel point nous avions eu tort. Pour ma part, je n'avais pas demandé de protection avant de quitter la zone dangereuse, et lui ne savait pas que nous n'étions pas armés. Il m'a parlé de sa décision d'appréhender le « commandant » des forces rebelles, âgé de 17 ans. Il a dit qu'il l'avait fait lui-même et qu'il n'avait chargé aucun subordonné de le faire. Il était au courant de l'incidence des mesures prises. Il acceptait qu'il avait pris une mauvaise décision en forçant la situation concernant ce jeune combattant, mais il était soulagé par les dommages minimes causés et par la libération réussie des otages. Moi-même, je me sentais beaucoup mieux parce que je n'avais pas échoué. J'avais survécu, et mon collègue avait survécu. Il se sentait coupable, moi pas.

CATHERINE BAILLIE ABIDI

Beaucoup de gens ont été touchés par cette expérience. Êtes-vous resté en contact avec ce commandant de secteur ? Avez-vous continué à travailler ensemble dans le cadre de la mission ?

ROBERTO GIL

Je vais vous raconter une histoire tout à fait incroyable. Plus d'une décennie après mon expérience [d'enlèvement par des enfants], j'ai reçu un appel d'un centre de formation dans un pays voisin. J'étais colonel en service actif et on m'a demandé de parler des négociations dans les situations critiques au plus haut niveau. Et qui se trouvait parmi les participants dans la salle de classe ? Un major du pays X. Dans mon discours, j'ai parlé

du commandant de secteur du pays X, avec beaucoup de respect, mais j'ai dit qu'il avait commis des erreurs. Une fois l'exposé terminé, le major a demandé à me parler. Il m'a dit : « Colonel, je connais votre histoire, que j'ai entendu raconter par mon général, qui est maintenant à la retraite. Le général était mon commandant quand j'étais sous-lieutenant. Et pendant l'une de nos académies de formation, le général a fait part des leçons retenues de ses opérations de maintien de la paix, et il a mentionné l'erreur qu'il avait commise en laissant quelques membres du personnel de l'ONU passer à travers les lignes de forces négatives sans protection. Et qu'ils avaient été détenus pendant trois jours, et puis avaient trouvé une solution, d'une manière ou d'une autre. C'était une situation incroyable.

CATHERINE BAILLIE ABIDI

Que le monde est petit. Et c'est vraiment fascinant qu'après toutes ces années, il ait continué à réfléchir sur ce qu'il avait appris. Il s'agissait manifestement d'une expérience très importante pour le général s'il communiquait ce point à ses subordonnés.

ROBERTO GIL

Oui. Pour ma part, je n'ai plus jamais eu de contact avec mon collègue civil de l'ONU. Bien sûr, à l'époque, nous n'avions pas de téléphones cellulaires, seulement des radios et des téléphones ordinaires. Honnêtement, si je devais le revoir un jour, je lui demanderais de juger mon comportement envers lui. Parce que je ne l'ai pas dérangé. Deux ou trois fois par jour, je lui disais qu'il me faisait souci et je l'encourageais à manger du riz, qui n'était pas bien bon, mais c'était de la nourriture. Il ne me répondait que par oui ou par non. Si je le rencontrais à nouveau, je lui dirais : « S'il vous plaît, jugez-moi. Comment m'en suis-je sorti ? Parce que vous réfléchissiez tout le temps. Vous ne dormiez pas ; vous observiez toujours. » Mais cela n'arrivera pas.

CATHERINE BAILLIE ABIDI

La plupart des lecteurs qui liront cette revue sont dans le monde de la paix et de la sécurité. Si d'autres agents, qui sont aux prises avec des préjugés moraux, lisent votre histoire, que leur diriez-vous ?

ROBERTO GIL

Tout d'abord, je ne raconte presque jamais d'anecdotes de ma vie. Je m'assure que la personne qui me pose la question s'intéresse vraiment à l'histoire. Et ensuite, je demande pourquoi. Je ne raconte des histoires que si elles peuvent avoir de l'importance pour les gens. Honnêtement, le concept de préjudice moral, je l'ai appris du Dallaire Institute. Auparavant, je n'avais pas du tout ce concept à l'esprit. Peut-être que les dommages collatéraux que nous pouvons subir et qui ne sont pas visibles, mais sont ici [dans l'esprit] et ici [dans le cœur], étaient auparavant juste une expérience que l'on ne pouvait comparer à rien d'autre. Depuis que j'ai suivi une formation sur les enfants, la paix et la sécurité, et que j'ai appris d'un collègue ce que c'était que d'être un enfant pendant la guerre dans son

pays, j'ai une perspective différente. Ce pays était un endroit où j'ai beaucoup souffert, et il [le collègue du Dallaire Institute] était adolescent à l'époque, il souffrait de la guerre et il en faisait partie. C'est à ce moment-là que j'ai compris l'importance de cette question en relation avec les enfants. Nous ne rencontrons normalement pas le préjudice moral dans notre vie quotidienne avec les enfants.

CATHERINE BAILLIE ABIDI

Si nous pensons aux auditoires qui n'ont pas d'expérience opérationnelle, peut-être des civils ou des militaires qui commencent tout juste leur carrière dans le maintien de la paix, à quoi aimeriez-vous que les autres membres de la collectivité pensent pour ce qui est de prévenir les préjudices moraux ? Et y a-t-il des nuances lorsqu'on réfléchit aux rencontres avec les enfants ?

ROBERTO GIL

Comment prévenir les conséquences sur la santé ou les préjudices moraux ? Le moyen le plus simple est d'éviter de les croiser [les enfants] et d'envoyer d'autres personnes patrouiller. Mais sur le moment, il faut prendre des décisions, et vous n'êtes pas au courant de la réalité sur le terrain. J'ai vécu des situations de vie et de survie extrêmement antagonistes. J'avais la folie sporadique de penser à les tuer [les enfants] ou à me faire tuer. C'était possible, cette situation de me faire tuer ou de les tuer. Très probablement, ils m'auraient tué. Je me suis préparé plusieurs fois à voir ma dernière heure venue. Toujours à me demander combien de temps résister à une situation ou quand prendre des mesures draconiennes. Et ce n'est pas facile du tout. L'un de mes dilemmes était la difficulté du choix entre se comporter de manière professionnelle et se comporter comme un être humain d'acceptable.

Vous pouvez choisir comment écrire cela ; ce n'est pas une confession, c'est l'histoire de ce qui s'est passé dans mon propre pays dans les années 60 et 70, à l'époque où nous avons connu notre « guerre interne ». J'étais un très jeune officier confronté à des situations difficiles ; par exemple, j'étais dévoué à la cause de mon pays et de mes forces armées, et pourtant j'affrontais des forces adverses qui parfois avaient seulement des idées opposées. Je fais partie de cette histoire très récente de mon pays, de cette terrible situation où j'étais en uniforme, alors que certains membres de ma famille étaient en prison à cause de leurs idées, qu'ils avaient fait suivre d'actes illégaux.

Lorsque vous êtes témoin d'une situation, sans y prendre part, et que quelque chose ne va pas, que faites-vous ? Si je suis témoin d'un événement, je fais de mon mieux pour que celui qui fait fausse route réfléchisse et passe par une prise de conscience. Il a peut-être une perception, une attitude et un comportement différents. C'est ce que je peux transmettre aux gens. Nous savons en particulier que le recours à la force est une question très

délicate. Lorsque nous exerçons un commandement et ordonnons à nos subordonnés d'épuiser leurs ressources, le concept de moralité devrait être présent, doit l'être. Lorsque l'officier exécute l'ordre, il aura son propre jugement, mais du côté du commandement, la question de la morale et de l'éthique devrait être, doit être, incluse dans tous les aspects de nos activités. Même si demain vous et moi donnons un cours et que vous voulez favoriser cette fille et lui donner quelques points supplémentaires, je m'opposerai à vous sur ce point. Vos sentiments m'importent peu. Je serai satisfait de moi-même, parce que je vous aurai fait part de ma morale et de mon éthique sur cette question stupide. Partout, nous avons des défis à relever. Partout où vous allez, vous avez la possibilité de prendre des décisions qui font intervenir la morale et l'éthique dans la pratique.

CATHERINE BAILLIE ABIDI

Roberto, lorsque vous vous trouvez en compagnie d'autres membres du personnel de sécurité et que vous parlez de vos expériences, trouvez-vous que cela thérapeutique ?

ROBERTO GIL

Lorsque vous me posez ces questions, je me rencontre, mais ce n'est pas une mauvaise chose- Cela dépend du sujet. J'aime parler de ce que j'ai vécu, pas de ce que j'ai lu. J'aime parler de ce que j'ai vécu ou de ce à quoi j'ai survécu. Et je pense que c'est contagieux. Je vois dans les yeux des gens qu'ils comprennent mes histoires et y réagissent. Je me considère comme un enseignant efficace sur ces questions. Ma vie est consacrée à l'enseignement, à la transmission des expériences que j'ai accumulées, c'est ma façon de vivre.

CATHERINE BAILLIE ABIDI

Merci beaucoup d'avoir pris le temps de me parler. J'apprécie la sincérité de votre intention.

ROBERTO GIL

J'ai fait part de mon expérience et de mes réflexions personnelles à une personne qui peut les comprendre. Je me sens honoré d'avoir la possibilité de transformer cette expérience en quelque chose d'utile pour les autres. Si au moins une personne peut lire et comprendre, cela me fait plaisir. S'il y en a dix, c'est bien mieux. S'il y en a cent, je serai très heureux. S'il y en a mille, alors je serai follement heureux. J'ai hâte de continuer à travailler sur la question des enfants, de la paix et de la sécurité, parce que j'en suis un survivant. Trouvons un moyen de rendre cela utile pour les gens.